

Pyrenées



n° 251
juillet 2012

Les explorations du comte de Saint-Saud aux Picos d'Europe

PAR LUIS AURELIO GONZÁLEZ PRIETO



Le camp du comte, © C. de Saint-Saud

Comme l'observe le *piquista* bien connu José Antonio Odriozola, on peut dire que l'irruption dans les Picos de Europa d'Aymar d'Arlot, comte de Saint-Saud, marque pratiquement la fin de l'époque des explorations géologico-géographiques, autant que des incursions à l'aveuglette dans les trois massifs.

Jusqu'alors, les résultats des explorations n'étaient pas très riches : certains ingénieurs des mines, géologues et militaires, n'avaient atteint qu'une partie des sommets du massif oriental et quelques autres les sommets les plus méridionaux du massif central comme la Torre de Salinas et le Llambrión¹. Saint-Saud mena une exploration systématique au cours de huit voyages pendant lesquels il prit des notes, des photographies, des visées à la règle à éclimètre, afin de dresser les premières cartes consacrées exclusivement aux Picos de Europa².

1. Cf. Luis Aurelio González Prieto, *Historia del montañismo en los Picos de Europa, 1853-2003*, Madú, Siero, 2005, pp. 17-30.
2. Odriozola (José Antonio), « Medio siglo de documentación divulgadora. La revista *Peñalara* y los Picos de Europa », *Peñalara*, n° 361, 1964, p. 5.
3. Pour la biographie d'Arlot de Saint-Saud, voir Paul Fayon, « Hippolyte-Aymar d'Arlot de Saint-Saud », *Pyrénées*, avril-juin 1951 et José Antonio Odriozola, « Prólogo a la obra del Conde de Saint-Saud », *Por los Picos de Europa*, Ayalga,



Jean-Marie-Hippolyte-Aymar d'Arlot de Saint-Saud³ naît en 1853, à Coulanges-sur-l'Autize, dans le département des Deux-Sèvres. Il découvre la montagne à 19 ans lors de la traversée Gaube-Lutour par les cols d'Ossoue et de Labassa. Très rapidement, comme le signale Henri Beraldi, il fait partie de la pléiade des grands pyrénéistes avec Wallon, Lequeutre, Russell, Prudent, Schrader et Gourdon⁴. En 1876, à l'âge de 23 ans, il devient le principal fondateur de la section du sud-ouest du Club alpin français, hébergeant chez lui, à Bordeaux, la séance d'inauguration. Au cours de cette mémorable reunion, Paul Luuyt fut nommé président et Adrien Bayssellance vice-président. Dès lors il y aura dans les Pyrénées deux sections du Club alpin français, la section du sud-ouest et celle des Pyrénées centrales : comme on disait dans l'argot pyrénéiste de l'époque, ceux de Gavarnie (sud-ouest) et ceux de Luchon (centrale). Entre ces deux sections naît une saine rivalité dans la conquête du massif franco-espagnol⁵. C'est dans ce contexte de compétition et de prosélytisme entre les deux groupes que se dérouleront les principales activités de Saint-Saud dans les Pyrénées : les premières ascensions, guidées par Henry Passet de Gavarnie, aux pics Puy de Lynia (2896 mètres) et Fonguera (2881 mètres), ainsi que l'exploration et la conquête des principaux sommets de ce que l'on considérait comme les Pyrénées occidentales (Picos de Europa)⁶. Pendant l'été de 1878, Saint-Saud, alors qu'il est magistrat à Lourdes, réalise d'importantes courses autour de Gavarnie. Dans une de ces ascensions il est accompagné de Franz Schrader et de Léon Lourde-Rocheblave. Ces derniers éveillent chez notre jeune pyrénéiste son intérêt pour la cartographie. Schrader le met en contact avec l'un des plus importants cartographes militaires de l'époque : le capitaine du génie Ferdinand Prudent⁷, qui travaillait alors à la carte du dépôt des fortifications à l'échelle 1:500 000, dans laquelle il cherchait à inclure de

Salinas, 1995 ; et en référence aux Picos de Europa, Isidoro Rodríguez Cubillas, « Conde de Saint-Saud, el amante francés : 1853-1951 », *Grandes Espacios*, n° 57, 2001.

4. Beraldi (Henri), *Cent ans aux Pyrénées*, Pau, Les Amis du livre pyrénéen, 1977.
5. Fayon (Paul), ouv. cit., p. 34 et Marcos Feliu, *La Conquista de los Pirineos*, Sua Edizioak, Bilbao, 1999, p. 94-95.
6. Les plus importants cartographes et géologues français qui se sont occupé des *Picos de Europa* comme Saint-Saud, Franz Schrader, Léon Bertrand ou Louis Mengaud utilisaient généralement le terme *Pyrénées Occidentales*, *Cantabriques* ou *du Golfe*, pour les désigner.
7. Sur F. Prudent : Emm. de Margerie, « Nécrologie du colonel F. Prudent », dans *Annales de Géographie*, vol. 23, 1915 et F. Schrader, « En Souvenir. Le colonel du génie Ferdinand Prudent (1835-1915) », dans *La Montagne*, avril-juin 1915.

vastes régions appartenant aux pays limitrophes du territoire français dans un but de défense militaire⁸. Alors qu'en Espagne les travaux de cartographie étaient très peu développés⁹, le capitaine Prudent avait trouvé parmi les membres du CAF¹⁰ des collaborateurs désintéressés et précieux¹¹ pour compléter sa carte du dépôt des fortifications et élaborer la carte d'état-major de la chaîne des Pyrénées et des territoires adjacents. Saint-Saud – dit Marie-Geneviève Berger-Verdenal – devien-dra son meilleur collaborateur, réalisant le travail sur le terrain, en suivant les indications de Prudent et sous son contrôle¹². Dans ce sens, F. Prudent chargea Saint-Saud de prendre les notes et les visées de la zone prépyrénéenne¹³ : une tâche qui lui demandera douze ans de travail et à laquelle il se vouera pleinement après avoir abandonné son poste de magistrat en 1880. Le résultat en sera publié en 1892 : c'est la contri-

8. Schrader (F.), ouv. cit., p. 75 : « De même pour l'étendue ou pour les limites du travail. Sous l'empire d'une préoccupation obsédante, celle de la guerre future et inévitable, Prudent réussit à faire adopter un plan pour ainsi dire débordant, qui devait comprendre, dans les limites d'une carte de France, Londres, La Haye, la moitié de l'Allemagne, l'Espagne jusqu'à Madrid ».
9. Voir à propos des problèmes politiques, économiques et techniques qui ont provoqué le retard de la cartographie espagnole : Francesc Nadal et Luis Arteaga, « Cartografía y estado : los mapas topográficos nacionales y la estadística territorial en el siglo XIX », *Cuadernos Críticos de Geografía Humana*, n° 88, Universidad de Barcelona, julio 1990.
10. Prudent lui-même s'occupa de leur formation dans l'emploi des instruments de base pour la construction de cartes. On pourrait dire que la plupart des travaux de cartographie du versant espagnol faits par des pyrénéistes français comme Franz Schrader, L. Lourde-Rocheblave, Edouard Wallon, Saint-Saud relevaient, d'une certaine façon, du domaine de l'espionnage militaire. Voir M. Carme Montaner, « Los excursionistas y la cartografía de los Pirineos a partir de 1870 », *Imago Mundi*, n° 54, 2003.
11. Prudent (F.), « La cartographie de l'Espagne », *Annales de Géographie*, n° 72, 1904, p. 416, signale que les membres du CAF l'ont beaucoup aidé. De même chez Paul Girardin, « Les Pyrénées d'après Emm. de Margerie », *Annales de Géographie*, n° 306, 1948, p. 155. « C'est Prudent qui suscita à Schrader tant de collaborateurs bénévoles, Wallon, à qui nous devons une carte des Pyrénées espagnoles à 1:150 000; le comte de Saint-Saud qui poussa cette carte plus au sud et qui fit la liaison avec sa carte des Pics d'Europe, entre les Pyrénées et les Asturies ».
12. Berger-Verdenal (Marie-Geneviève), « La Cartographie des Pyrénées : l'œuvre de Franz Schrader et des topographes du Club Alpin Français », dans Vincent Berdoulay (éd.), *Les Pyrénées. Lieux d'interaction des savoirs (XIX^e-début XX^e s.)*, Paris, CTHS, 1995 : « Les intérêts militaires rejoignent alors les objectifs patriotiques des montagnards du Club alpin. », p. 75.
13. « Saint-Saud s'est donné la tâche, parfois ingrate, de parcourir les sierras, c'est-à-dire tout ce qui se trouve entre le rio Aragon, la llanura de Jaca, et le rio Ara au nord, et la plaine de Huesca au sud. », F. Prudent, « Le CAF dans les Pyrénées espagnoles », *Annuaire du CAF*, 1881, p. 396.



Depuis le Peña Bermeja, vue sur la Peña Santa : ci-dessus, gravure de Franz Schrader (1893) d'après une photo du comte de Saint-Saud ; ci-contre, photographie d'Alain Baudrimont le 25 août 1989, © A. B.

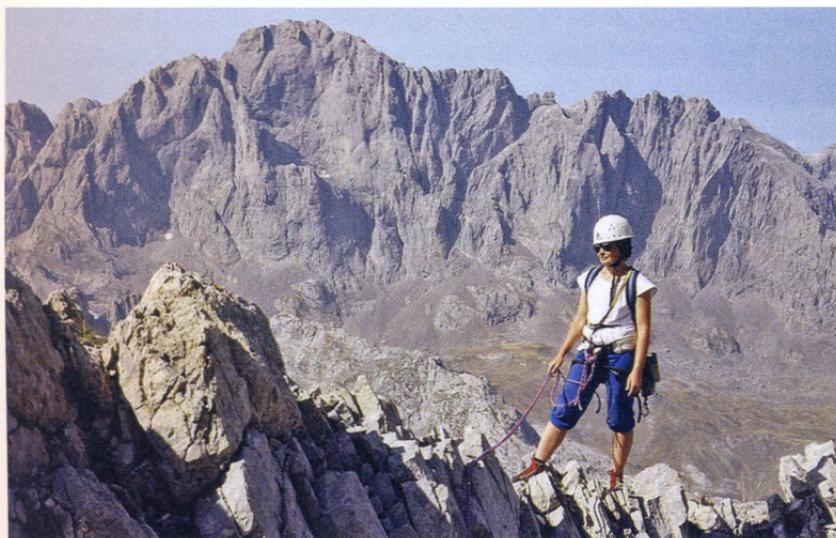
bution à la carte des Pyrénées espagnoles, accompagnée de six cartes des régions de Jaca, Andorra, Huesca, Benabarre, Seu d'Urgel et Monzón, dessinées par Prudent, maintenant lieutenant-colonel¹⁴.

LES PREMIÈRES EXPÉDITIONS (1882, 1890 ET 1891)

Avant le début de sa campagne cartographique d'été dans les Pyrénées espagnoles pour la *Carte de France d'état-major*, Saint-Saud décide, en mars 1882¹⁵ d'entreprendre un voyage à Saint-Jacques-de-Compostelle, en longeant la côte atlantique. Quand il arrive en haut du col de Turujal (Cantabria), il entrevoit pour la première fois les sommets

14. Les cartes furent dessinées à l'échelle 1 : 80 000 mais ont dû être réduites à 1 : 200 000 pour leur publication. Ces cartes sont éditées à nouveau pour accompagner le livre de Saint-Saud, *Cinquante ans d'excursions et d'études dans les Pyrénées Espagnoles et Françaises*, Paris, Henry Barrère, 1924. Voir Capitaine Massie, *La Cartographie des Pyrénées*, Tarbes, Lesbordes, 1934.

15. La date de ce voyage par le nord de l'Espagne jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle est imprécise. Deux dates, 1881 et 1882, sont signalées par Saint-Saud lui-même dans deux ouvrages différents : mars 1881, dans Comte de Saint-Saud et Paul Labrousse, *Les Picos de Europa. Monts Cantabriques, Étude orographique (1890-1893)*, Paris, 1894, p. 17 ; mars 1882, dans Comte de Saint-Saud, *Monographie des Picos de Europa*, Paris, Henry Barrère, 1922, p. 213. La publication d'un article dans le *Bulletin Sud-Ouest du Club alpin* en juillet 1882 nous incite à préférer cette deuxième date.



enneigés des hautes montagnes asturiennes, les Picos de Europa. Il logera quelques jours chez un ami catalan, fonctionnaire des douanes, Monsieur Clot, qui avait été récemment muté à Ribadesella, port de pêcheurs des Asturies. Il ira en pèlerinage à Covadonga, important lieu de culte au coeur même des Picos de Europa. Il y rencontrera le chanoine Don Máximo de la Vega¹⁶ « qui s'intéressait beaucoup à Covadonga et à son avenir »¹⁷, mais il n'aura pas le temps de pousser des explorations dans ces montagnes. Ses impressions lors de son voyage seront réunies dans son article : « Excursions dans les Pyrénées cantabriques », publié dans le numéro de juillet 1882 du *Bulletin de la section du sud-ouest du Club alpin*.

Saint-Saud n'entreprend l'exploration des Pyrénées cantabriques, c'est-à-dire des Picos de Europa, qu'en 1890, une fois conclu son travail de terrain dans les Pyrénées. Au début du mois de juillet il se rend à Madrid, dans le but d'obtenir plus d'information sur le massif qu'il voulait parcourir. Il s'adresse à la Bibliothèque nationale et à la *Real Sociedad Geográfica Española* où il sera invité à donner une conférence sur les Pyrénées. Il obtiendra du cartographe espagnol Don

16. Le chanoine Don Máximo de la Vega a été le véritable promoteur de la rénovation matérielle du sanctuaire de Covadonga. Voir notre travail : Luis Aurelio González Prieto y Javier Remis Fernández, « Máximo de la Vega, El Soberano. El gran impulsor del santuario de Covadonga » *Boletín del Real Instituto de Estudios Asturianos*, n° 168, 2006.

17. Saint-Saud (comte) de, *Monographie des Picos de Europa*, ouv. cit., p. 213.

Francisco Coello¹⁸ les lettres de recommandation nécessaires auprès des directeurs des entreprises minières des Picos de Europa afin qu'ils lui procurent l'hébergement et l'aide dont il aurait besoin pour mener son travail d'exploration.

Le 5 juillet, après une nuit à l'Hôtel de los Baños de la Hermida (établissement thermal), il partira vers Ándara accompagné de guides et de porteurs du pays : Florencio Coteras, de la Hermida ; Cosme Soberón, berger d'Áliva ; Jerónimo Prieto Compadre, d'Espinama et Bernardo González, également d'Espinama et mineur à Ándara. Grâce à l'hospitalité du directeur de la *Sociedad Minera de la Providencia*, Don Benigno Arce, il peut établir son camp de base dans les installations que cette société possédait à Ándara. Le 7 juillet, avec le mineur Bernardo González, il essaie d'atteindre le signal géodésique que les militaires avaient construit sur le sommet du Pico Cortés, quinze ans auparavant. Ils montent par le chemin minier jusqu'au col de la Inagotable (Collado Mojón), d'où Saint-Saud signale qu'« au hasard des couloirs d'éboulis, des pentes de neige redressées, des rochers gênants, (ils arrivent) à une sorte de bourrelet montueux »¹⁹. Il s'agissait d'un sommet nommé Evangelista²⁰ (chez les gens du pays La Pica del Jierru ; Saint-Saud l'appellera Tiros de la Infanta). Depuis ce sommet, le comte en observe deux autres, l'un plus éloigné et couronné d'une tour de triangulation, le Pico Cortés, l'autre, plus proche, une sorte de rocher en forme de cube, la Morra de Lechugales, le sommet le plus élevé du massif oriental des Picos de Europa, appelé aussi massif d'Ándara. Les membres de l'expédition ne portant pas de corde durent utiliser leurs ceintures et foulards pour s'aider à y parvenir. Ils reviennent à Ándara

18. Francisco Coello de Portugal a été le principal promoteur de la cartographie moderne en Espagne, il était ami personnel de F. Prudent. Les deux cartographes s'entraidaient mutuellement en échangeant des informations et des mesures. Voir J. Gómez, « El Geógrafo D. Francisco Coello », *Estudios Geográficos*, n° 103, 1960 et Lourdes Roldan Gómez, *Francisco Coello y la cartografía española del S. XIX*, Universidad Autónoma de Madrid, www. Ffil. uam. es.

19. Saint-Saud (comte) de, *Monographie des Picos de Europa*, ouv. cit., pp. 129-130.

20. Saint-Saud parle de « cette coupe, appelée Evangelista, du prénom de l'ouvrier qui découvrit une mine sur son versant », *Monographie*, ouv. cit., p. 132. Mais Evangelista López n'était pas l'humble mineur ayant découvert les mines de la zone actuellement nommée Hoyo del Evangelista, mais un banquier résidant à Paris qui avait été le premier président de la Sociedad Minera de la Providencia. Voir J. A. Gurtiérrez Sevares, *El metal de las cumbres. Historia de una sociedad minera en los Picos de Europa (1856-1940)*, Consejería de Medio Ambiente de Cantabria, Santander, 2007 et Luis Aurelio González Prieto, *25 Rutas mineras por Asturias y Cantabria. Cuenca Central Asturiana y Picos de Europa*, Madrid, Desnivel, 2010, p. 193.

depuis la Inagotable en passant par la Funciana, actuellement la Junciana. Le 8 juillet, il installe sa station topographique sur le pic Samelar et poursuit son voyage vers Sotres, jusqu'aux installations que la société minière possédait à Áliva.

Le groupe s'installe dans les bâtiments de l'entreprise et, en mangeant le maigre repas des ouvriers, Saint-Saud demande à ses guides s'ils connaissent la montée à la Peña Vieja. La réponse ne se fait pas attendre: Cosme Soberón est un habitué du pic, il connaît tous les passages permettant d'atteindre le sommet, le roi lui-même l'avait atteint pour y placer son poste de chasse. Le 9, Saint-Saud, accompagné de Cosme Soberón et de Jerónimo Gonzalez, se dirige vers la Peña Vieja. Le comte explique: « Parvenu au petit glacier qui s'étend au pied de la pyramide terminale, [Cosme Soberón] déclare que nul n'a jamais été si fou de monter au-delà. "Et le Roi? – Oh! le Roi! Il s'est posté au col de Santa Ana, appelé en son honneur les Tiros del Rey (Postes du Roi), et n'a jamais été plus loin". Mais nous sommes de moins facile composition et, tournant brusquement au sud-est, nous atteignons en une demi-heure le point culminant (2615 mètres), par des rochers assez inoffensifs »²¹.

Alors que les vivres commencent à manquer et qu'il ne dispose pas de chevaux, Saint-Saud décide de descendre à Espinama et de réaliser un tour rapide du massif en vue d'établir d'autres projets d'exploration pour les années à venir. Le lendemain 10 juillet, accompagné de Jerónimo Prieto, il monte au Collado de Valdeón, d'où il observe pour la première fois le troisième massif appelé massif occidental ou massif du Cornión. Et c'est ainsi que finit son premier voyage.

En septembre 1891, accompagné cette fois-ci de son ami Paul Labrousse²², il entreprend sa deuxième exploration. Le 10 septembre, accompagnés de Don Marcial Olavarría, directeur des mines de los Picayos et de Liordes, ils gravissent le sommet de la Peña Mellera. Ce même jour Paul Labrousse rallie Ándara et, le jour suivant, ascensionne ce qu'il nomme Picos Jierros, actuellement Silla del Caballo Cimero et Pica del Jierro. Il descend ensuite par Áliva et Espinama, par la Horcada del Jierru, mentionnée comme Collado del Cortés, pour rejoindre Saint-Saud et Marcial Olavarría.

Le 12, ils arrivent à cheval, montant par Fuente De et les Tornos de Liordes, au site de la mine. Guidés par Juan Suárez, ils se dirigent vers

21. Paul Labrousse et comte de Saint-Saud, « Aux Pics d'Europe (Pyrénées Cantabriques) », *Le Tour du Monde*, n° 7, 17 février 1894, p. 102.

22. Saint-Saud parle de ce projet commun dans sa *Monographie*, ouv. cit., p. 43.



Vu du Pico Madejuno, de gauche à droite, à l'aplomb des repères : Naranjo de Bulnès, Santa Ana, Peña Vieja et Peña Olivadada, © Henri Baudrimont, 10 août 1989

un promontoire rocheux que Saint-Saud croyait appartenir à la Torre de Salinas, (mais qui appartenait en réalité à la Torre del Hoyo de Liordes) et auquel le comte donnera le nom de l'aimable directeur des mines de Liordes (Torre de Olavarría). Le 13, l'expédition, voulant faire comme Casiano del Prado²³, tente l'ascension du Llambrión, mais un brouillard épais accompagné de grêle les repousse vers le Tiro Llago²⁴ après avoir effectué une dangereuse escalade pour atteindre le sommet. Une fois arrivés à Liordes, ils descendent par la Canal de Asotín vers la vallée de Valdeón.

Le 16 septembre ils montent par la Vega de Llos, la Canal del Perro et le sentier du Burro pour arriver à la Torre Bermeja (massif occidental); de là, ils contemplent une paroi hors du commun, la paroi méridionale de la Peña Santa de Castilla, qui deviendra l'objectif suivant de notre *comte courant* (jeu de mots avec « compte-courant » en référence aux

23. Ingénieur de mines, premier explorateur des Picos de Europa, il gravit la Torre de Salinas et el Llambrión, étant accompagné dans la première de deux Français, Monsieur de Verneuil et M. de Lorière. Voir leur rapport dans la Société Géologique de France, séance du 26 juin 1854, paru dans le *Bulletin* de décembre 1854, deuxième Série – Tome Onzième. Casiano del Prado, de son côté, publia un article très technique intitulé « Alturas de los Picos de Europa, situados en el confín de las provincias de León, Oviedo y Santander, sobre el nivel del mar » *Revista Minera*, de Madrid, tomo IX, año 1858; et un deuxième ouvrage « Valdeón, Caín, la Canal de Trea: ascensión a los Picos de Europa en la Cordillera cantábrica » dans la *Revista Minera* de 1860, tomo XI, bulletins n° 234 et 235.

24. Cf. José García Fernández de los Ríos, Diego Mella Alfageme et M. Medina Bravo, « Una excursión colectiva de « Peñalba », *Peñalara*, n° 211, 1931, p. 188. Signalent que d'après le guide qui les mène, le sommet atteint par le Français était la Torre Blanca, plus facile à escalader.



grandes dépenses qu'il faisait dans ses expéditions). Pour cela, il descend les gorges du Sella par la route des Beyos, encore en construction à l'époque, arrive à la ville de Cangas de Onís et finit par se loger à Covadonga. Pour les gens du pays, de même que pour la Peña Vieja, tout le monde a été sur la Peña Santa. Nos explorateurs montent jusqu'au lac Enol et embauchent Pedro Cos, chasseur réputé qui est monté – dit-on – à la Peña Santa, ainsi qu'un autre jeune homme costaud qu'ils rencontrent, Blas. Au bivouac, Pedro Cos reconnaît n'avoir jamais atteint la cime de la Peña Santa mais affirme que Blas la connaît. Les bergers les mènent à la Torre de Santa María, que Saint-Saud nommera plus tard Peña Santa de Enol. Saint-Saud et Labrousche racontent ainsi leur scabreuse ascension et leur déception de constater que ce n'était pas le sommet le plus élevé du massif occidental ou du Cornión: « Un col se dresse à notre gauche, et des murailles très raides encadrent un petit glacier plus raide encore, qui en descend. La neige est si mauvaise que nous grimpons par le mur, des pieds, des mains, marchant sur les épaules des guides ou nous faisant hisser par eux. Au col, Blas montre sa silhouette noire dans la fourche bleue. Nous le rejoignons et chaussons nos sandales. Après une courte montée nous foulons une minuscule terrasse fermée de tous côtés. Blas nous montre une cheminée à peu près verticale et nous engage à le suivre. Nos résolutions de sagesse nous font hésiter. On essaye la roche; mais elle est en surplomb. En avant, dans la cheminée, s'ouvre le plus horrible passage qu'on puisse imaginer parmi ceux qu'on franchit sans corde ni échelle. En un point, le couloir avance en promontoire et forme grotte: il faut faire un bond fantastique de 3 mètres; le premier descendu sert de marchepied aux autres, et toute la troupe se réfugie sous le rocher,

assistant à la dégringolade des corps sur sa tête. Ce mauvais pas franchi la muraille n'est que lisse, ce qui devient habituel, et, en n'ayant peur ni du vide ni des glissades, on parvient au sommet. [...] Mais quand, levant les yeux sur un second groupe de crêtes, nous apercevons à l'est le terrible Manchon qui nous nargue de son bonnet phrygien, notre colère est grande. La voilà, la Peña Santa, celle ou d'en bas tout le monde est allé et où Blas déclare que personne n'ira jamais »²⁵.

LA GRANDE CAMPAGNE DE L'ÉTÉ 1892 ET 1893

L'expédition de 1892 sera la plus importante menée par Saint-Saud aux Picos de Europa. Il sera accompagné à nouveau de Paul Labrouche et il emmènera un guide de Gavarnie, François Bernat-Salles²⁶, surnommé *Garre*. Le groupe arrive aux prairies d'Áliva et y campe le 27 juillet. Le lendemain ils gravissent le pic Cortés par son versant méridional. Parmi les guides espagnols se trouve l'infatigable Juan Suárez, de Espinama, qui avait déjà aidé les militaires à construire le signal géodésique.

Le 29 juillet ils passent la Canal del Vidrio et le Collado de Santa Ana pour arriver à Jou de los Boches où ils installent leur camp de base. Pendant ce parcours, Bernat-Salles et Labrouche montent au Pico de Santa Ana. Le lendemain, Saint-Saud et Labrouche, accompagnés par Juan Suárez et François Bernat-Salles, réussissent la conquête du sommet de Torre Cerredo²⁷. Labrouche et Saint-Saud racontent ainsi comment Bernat-Salles découvrit l'itinéraire depuis la Collada de Arenizas : « Tout à coup, pendant que du col nous regardons cette terre mystérieuse, François bondit d'un gros juron et tressaute sur sa forte carrure, comme piqué d'un aiguillon ; il vient de reconnaître que nous sommes sur une fausse piste. Le voilà, courant comme un diablotin à l'autre col qui est en face, nous faisant bientôt signe de le rejoindre. La tâche bien facile à côté des autres. Le superbe Cerredo est très loin

25. Labrouche (Paul) et Saint-Saud (comte de), « Aux Pics d'Europe », *Le Tour du Monde*, n° 8, 24 février 1894, p. 114-115.

26. François Bernat-Salles, avec les Passet (Henry et Célestin) et Mathieu Haurin étaient les grands guides de Gavarnie à l'époque. François Salles avait accompagné maintes fois l'inlassable Henry Russell pour le Vignemale. Il était aussi, avec Célestin Passet, dans l'escalade du Couloir de Gaube en 1889. Voir Henry Russell, *Souvenirs d'un Montagnard*, 2^e édition, Pau, 1908 ; Didier Lacaze, *L'aventure du Vignemale*, Rando éditions, 1993 ; Antonin Nicol, *Les grands guides des Pyrénées de 1787 à 1918*, Luchon-Gavarnie-Cauterets-Eaux-Bonnes, Pau, 1989.

27. Voir José Antonio Odrizola, « La Torre de Cerredo, sesenta y cinco años después », *Peñalara*, n° 373, 1967 ; et Juan Delgado, « La Torre de Cerredo, su descubrimiento y conquista », *Torrecerredo*, 1976.

encore, et il nous faut suivre des parois déchiquetées et scabreuses pour en rejoindre la base. Cette gymnastique est dure. Nous allons camper sur une cime voisine, où nous prenons force visées angulaires. Les maudites brumes folâtrent encore dans l'admirable cirque de montagnes que nous dominons. En face se dresse Cerredo, avec ses pierres à personnages vivants, imitant des bas-reliefs de toutes sortes, grimaçant en tous sens, figurant les scènes les plus étranges, un évêque à côté d'un cheval, ou un éléphant près d'un masque antique. François fouille la roche, pour chercher un passage. Il y a longtemps qu'il est parti, et nous commençons à le croire vaincu, quand sa silhouette, grande comme un pantin tombé d'un aérolithe, surgit sur le dos vertical de la montagne. Des hourras accueillent l'apparition. En bon Barégeois, Bernat a trouvé le chemin du roi des Pics d'Europe. Nous l'avons bientôt rejoint, et il nous fait les honneurs de sa trouvaille, que les brumes menaçantes nous avaient paru rendre sinon impossible, du moins dangereuse à cette heure tardive. On nous hisse à la corde, tant bien que mal, dans ces parois escarpées.

« Nous ne faisons que toucher barre sur la grande Tour (2 642 mètres), et nous descendons d'abord à la corde, puis au pas de course, pour reprendre notre chemin du matin »²⁸.

Le premier août, les membres de l'expédition partent vers le Llambrión par le Jou Traslambrión, et c'est grâce au savoir-faire du guide de Gavarnie qu'ils arrivent au sommet par la corniche de Tiro Callejo. La descente est effectuée par le couloir de la paroi ouest²⁹.

Le 2 août, après une nuit dans les installations de la mine de Liordes, ils montent à la Peña Remoña et arrivent le jour même à Valdeón. Le lendemain, Paul Labrousche, François Bernat-Salles et le guide local Vicentón Marcos se dirigent, par la Canal del Perro et le sentier du Burro, vers Vega Huerta où ils campent; le jour suivant, ils entament l'escalade de la Peña Santa de Castilla³⁰. Paul Labrousche raconte l'exploit: « Nous partons, d'un train d'enfer, à 6 heures du matin. Il

28. Labrousche (Paul) et Saint-Saud (comte de), « Aux Pics d'Europe », *Le Tour du Monde*, n° 8, 24 février 1984, p. 120.

29. Cf. José García Fernández de los Ríos, Diego Mella Alfageme y M. Medina Bravo, « El problema del Llambrión », dans « Una excursión colectiva de "Peñalba" », *Peñalara*, n° 211, mettent en doute l'escalade de Saint-Saud au Llambrión.

30. Voir Juan Delgado, « Monografía de Peña Santa » I, *Torrecedredo*, 1972; du même auteur, *Peña Santa, el nombre y los hombres de la peña*, Gijón, 1996; G. Codema, *La Peña Santa y su contorno*, Gijón, Codema, 1981; Isidoro Rodríguez Cubillas, « 100 años de Torre Santa de Castilla », *Desnivel*, n° 76, 1992; du même auteur, *Peña Santa. La perla de los Picos*, Madrid, Desnivel, 2004.

semble que la muraille de la Tour Sainte est à quelques pas ; une marche au galop nous la fait atteindre assez vite : Quelle grimpée, mon Dieu ! « Ce n'est rien, dit François, rien encore ». On fait la courte échelle, on va avec des précautions sans nombre, sur des corniches imperceptibles. Ici on laisse une partie de la charge : piolets, bâtons, tout ce qui est inutile à l'escalade. Après tant de tours vécus dans la roche, ce n'est qu'un jeu de cet équilibre instable, sur la paroi coupée d'abîmes.

« Voici la crête, une crête sculptée, qu'un isard ne suivrait pas, une crête taillée en rasoir, avec des têtes, des bras, des jambes, des pieds s'avancant dans le vide, tout un monde fantastique d'êtres figés, en suspens, menaçants et rétifs, qui gardent la cime sacrée, comme des visions d'Apocalypse. Et, bien près de là, est cette petite chapelle, qui prie seule, un peu plus bas, avec son campanile et son porche, en l'air aussi sur l'extrême crête, évoquant quelque légende pie dans ses assises pleines. Au nord de la montagne que nous avons gravie l'an passé, étroite et raide, semblant fermée aux hommes, du point où nous la voyons. Nous descendons quelques pas, sur l'autre face, chassés par le mur vertical et surplombant vers d'autres murs qui le sont peut-être un peu moins.

« Bientôt, après une courte montée, arrêt subit, le balcon est sans issue. Une dalle lisse, haute de 6 mètres au moins, dominée d'un rocher droit ferme la route. Les hommes se mettent pieds nus ; le reste de la charge est abandonné. [...]. François monte sur cette rude glissoire qu'il faut gravir de biais, s'accrochant à d'invisibles aspérités, par l'adhérence des pieds, des fesses, des mains et des épaules. C'est émouvant de voir un homme qui ne tient à rien, rampant ainsi, souple et grave, prêt à la chute sur un précipice que l'aplomb cache et où un silence de mort semble attendre un bruit de corps qui roule. Mais, grâce à Dieu, il est en haut ; on lui jette la corde ; il nous hisse sur la petite brèche atteinte. Et, dès lors, l'escalade continue, de saillie en saillie, de corniche en corniche, moins effrayante, parce que la terreur, comme les autres choses de la vie, n'est qu'un sens de comparaison et que le mauvais pas franchi tout à l'heure n'existe pas deux fois dans une montagne. Nous nous élevons, lentement sans crainte, jouant avec le danger, en grands enfants insoucieux du mal ou en vieux soldats sentant la victoire prochaine dans l'horrible bataille. « Hourra ! nous la tenons, la Peña Santa. Nous posons le pied sur le Manchon, comme l'appellent les chasseurs ; nous campons sur l'endroit où l'homme ne vint jamais, à ce que l'on conte, sur la tour sacrée où il y a une fontaine qui coule toujours... et qui n'existe pas »³¹.

31. Labrouche (Paul) et Saint-Saud (comte de), « Aux Pics d'Europe », *Le Tour du Monde*, n° 8, 24 février 1894, pp. 124-125.



De la cabane Véronica vers Santa Ana, le 25 juillet 1969, © Henri Baudrimont

D'après Juan Delgado cette ascension a dû être réalisée par la voie des Llastriales, dans le versant sud, et les saillants de la Canal Estrecha de la face nord³². Le jour précédant cette ascension de la Peña Santa, Saint-Saud installait son poste d'observation et de triangulation sur le Pico Gildar, au sud de Posada de Valdeón. Pour conclure leur voyage, Saint-Saud et Labrouche abandonnent les Picos de Europa et se dirigent vers la montagne de Palencia pour faire l'ascension du pic Espigüete, puisqu'il possédait un signal géodésique de premier ordre duquel ils voulaient prendre des visées sur les Picos de Europa.

En juillet 1893, Saint-Saud retourne seul et, après avoir fait quelques ascensions comme celle du Valdecoro, aux alentours de Fuente Dé, accompagné par Juan Suárez, il gagne Bulnes. De là, avec le curé du village, Don Genaro Rojas et son neveu, Rafael Concha, *el Monju*, il atteint le pic Albo. « De cette pointe (2 417 mètres), morne et âpre, projetée vers le nord, l'océan apparaît sans limites, au-delà d'une ligne de vapeur. Derrière, se hérissent les puissantes crêtes des Urrieles

32. Delgado (Juan), *Peña Santa, el nombre y los hombres de la peña*, ouv. cit., p. 167. Il y a plusieurs interprétations contradictoires de l'itinéraire d'ascension : José Antonio Odriozola, « Notas a la obra de Saint-Saud », *Por los Picos de Europa*, ouv. cit., p. 257 ; Cayetano Enríquez de Salamanca, *El Parque Nacional de la Montaña de Covadonga*, Madrid, 1984, p. 64 ; Isidoro Rodríguez Cubillas, *La Peña Santa. La perla de los Picos de Europa*, ouv. cit., p. 82.

qu'on appelle ici Oriellos [...] et surtout ce rocher fantastique de Bulnes qui doit son nom *Naranjo* (orangé) aux stries orange de ses parois septentrionales : montagne plus escarpée encore sur ce versant que sur les autres, une des seules grandes cimes dont l'accès paraît interdit aux hommes, puisqu'il l'est aux isards »³³.

LES CAMPAGNES DE 1906, 1907 ET 1908

Pendant le mois de juillet 1906, l'infatigable *comte* courant retourne avec son ami Labrousche aux Picos pour explorer la zone de Arias. Malgré les bons services du guide le plus réputé des Picos de Europa, Gregorio Pérez, *el Cainejo*, le mauvais temps empêche le déroulement de leurs projets ; ils parcourent quelques endroits proches du lac Enlén (Vega la Cueva, las Cabañas de Camprasu, la Rondiella et Cabezas Pared) et retournent à Covadonga. Plus tard, par la voie romaine de Caoro, ils arrivent à la Liébana, pour tenter l'ascension du Cornón de Peña Sagra.

Saint-Saud revient en septembre et installe son camp dans la Vega de Aliseda. Il gravit la Torre Blanca appelée aussi Los Cabrones et une pointe sans nom qu'il baptisera Punta Gregoriana, faisant honneur à son guide Gregorio Pérez, *el Cainejo*.

Un an plus tard, il pénètre à nouveau dans les Picos, avec l'intention de compléter les données techniques dont il avait besoin pour dresser la carte qu'il était en train d'élaborer avec Maury et Eydoux. Le 12 juillet, Saint-Saud rencontre un autre grand *piquista*, le géologue d'origine allemande Gustav Schulze³⁴, dans une auberge du village d'Unquera. D'après Elisa Villa, professeur de géologie à l'Université d'Oviedo, Schulze avait rendu visite à Saint-Saud deux mois auparavant dans son château de La Valouze, à La Roche-Chalais, et ils s'étaient donné rendez-vous pour réaliser ensemble quelques explorations dans la chaîne cantabrique³⁵. Ils visitent ensemble le village de Beges et continueront vers Potes, d'où ils monteront à la Cruz de Viorna, petit sommet d'ascension facile qui domine Potes couronné d'une énorme croix. Le 17 juillet, après quelques ascensions dans la Vega de Liébana

33. Saint-Saud (comte de), *Monographie*, ouv. cit., p. 168.

34. Gustav Schulze fut le deuxième à escalader le Naranjo de Bulnes, le premier à le faire en solitaire, ainsi que d'autres sommets des Picos de Europa.

35. Elisa Villa Otero, Enrique Martínez García, Jaime Truyols Santoja et Peter Schulze, *Christalle, Gustav Schulze en los Picos de Europa, (1906-1908)*, Oviedo, Cajastur, 2006, p. 112.

Saint-Saud et Schulze retournent à l'auberge Velarde, à Unquera, où, paraît-il, d'après José Antonio Odriozola, ils auraient dîné avec Don Pedro Pidal, marquis de Villaviciosa, qui avait été le premier à escalader le Naranjo de Bulnes accompagné de Gregorio Pérez, *el Cainejo*. Elisa Villa signale pourtant que ni Schulze, ni Saint-Saud même, ne disent rien de ce dîner³⁶. À partir du 18 juillet, Saint-Saud, maintenant sans Schulze, fera des observations et des visées autour de Covadonga et de los Lagos (les Lacs).

En juillet 1908, Saint-Saud revient aux *Picos*, pour sa dernière expédition topographique d'exploration. Le 14 juillet, partant de Potes, par le Collado de Pelea il se rend à Horno del Dobrillo³⁷, de là à Ándara où il restera jusqu'au 19. Pendant son séjour dans les installations de la mine, il complète son travail topographique avec l'ascension du Cueto Redondo, et à nouveau de la Silla del Caballo et du pic Sagrado Corazón.

Saint-Saud parcourt aussi, pour compléter ses données, la source du fleuve Urdón et la Braña de la Espina, aujourd'hui le Jito de Escarandi. Il abandonne Ándara et descend à Potes, pour établir sa station topographique sur une cime schisteuse, La Calvera, qui se trouve entre Mogrovejo et Pembes. Il continue à parcourir les cimes de la Sierra de Abenas et descend dormir à Espinama. Puis, en compagnie de son vieil ami et guide Juan Suárez, il prend la direction de Valdeón. Depuis ce village léonnais, il monte au col de Pontón et parcourt toute la route de Los Beyos jusqu'à Cangas de Onís. Les 24 et 25 juillet il réalise des observations autour de Covadonga et monte au sommet voisin de La Cruz de Priena. Le 26 juillet il rejoint Don Pedro Pidal, le marquis de Villaviciosa, qui apporte tout le matériel pour camper à la Rondiella et à la Llampá Cimera, nommée aussi Cuestas de Cebollada, pour atteindre la Cotalba et los Argaos.

36. Elisa Villa ne met pas en question l'existence de ce repas des trois *piquistas* mais elle signale que la date du 18 juillet 1907 est impossible. Odriozola a fait – dit-elle – une traduction un peu libre de l'œuvre de Saint-Saud. Conde de Saint-Saud, *Por los Picos de Europa. Desde 1881 a 1924*. Ayalga, Salinas, 1985, pp. 182 et 184. Elisa Villa croit qu'Odriozola avait introduit une anecdote racontée par Delfina Velarde. Voir Elisa Villa y otros, *ouv. cit.*, pp. 126-127.

37. Il s'agissait d'un four de calcination du minéral. Actuellement ne sont conservées que les ruines des terrasses. La description du processus métallurgique utilisé à Dobrillo est très bien décrite par Benigno Arce, *Apuntes de los criaderos de calamina y blenda situados en los Picos de Europa*, Madrid, 1879.

LES TRAVAUX DE SAINT-SAUD SUR LES PICOS DE EUROPA

Les observations topographiques ainsi que les photographies du comte de Saint-Saud ont servi de base pour l'élaboration des premières cartes des Picos de Europa. La première, dessinée par Perron, sera une carte au 1:200 000 très simplifiée, qui accompagnera les travaux publiés par Saint-Saud et Labrousche dans *Le Tour du Monde*³⁸.

La deuxième carte, celle du colonel F. Prudent, beaucoup plus complète, à l'échelle du 1:100 000, sera publiée dans les *Annales du Club alpin*

38. L'ouvrage de Saint-Saud et Labrousche a été rapidement diffusé dans plusieurs publications. Les premières pages de Saint-Saud sur les Pics d'Europe ont été publiées dans le n° 11 du *Bulletin de la Section du sud-ouest du Club alpin français*, en 1882, intitulées « Excursions dans les Pyrénées Cantabriques ». Leur deuxième travail « Aux Pics d'Europe » est publié par la revue *Le Tour du Monde*, les 17 et 24 février 1894. Cet article était accompagné d'une carte au 1:200 000 dessinée par Perron. Il a donné matière la même année à une conférence publiée dans le *Bulletin du Club alpin français*, Section du Sud-Ouest, dans son n° 35. Dans l'*Annuaire du Club alpin français* correspondant à l'année 1893 Saint-Saud et Labrousche vont publier « Les Picos de Europa (Monts Cantabriques). Étude orographique. 1890-1893 », avec une carte des trois massifs à l'échelle 1:100 000 de F. Prudent, auteur de la « Partie cartographique et calculs ». Datés de 1893, ces travaux ont paru au cours de l'année 1894. En 1894 ces articles ont été tirés à part par la Typographie Chamerot et Renouard. Le Centro Excursionista de Cataluña publie dans son *Bulletin* n° 15 de 1894, en catalan, un extrait de l'article paru dans le n° 35 du *Bulletin du Club alpin français*, Section du Sud-Ouest. Dans l'*Annuaire du Club alpin français* de 1894 figure un article de Saint-Saud et Labrousche dont le tiré à part est intitulé « Notes sur l'Espagne – Excursions dans les Sierras d'Espagne, d'Oviedo à Santander ». Reprenant en partie ce qui avait paru dans *Le Tour du Monde*, ils publient à nouveau leurs explorations des années 1890-1893 dans la *Revue des Pyrénées. France méridionale. Espagne*, années 1894 et 1895 sous le titre « Pyrénées asturiennes et Pics d'Europe », précédé dans le tiré-à-part par les mots « Excursions dans les Sierras d'Espagne ». À l'occasion du Congrès international d'alpinisme de Paris, en 1900, Saint-Saud donne une communication sur les Picos de Europa, *Les Pyrénées Cantabro-Asturiennes et façon de visiter les montagnes du nord de l'Espagne*. En 1905 Paul Labrousche publie dans le *Bulletin Pyrénéen*, n° 54, son article « Les Pics d'Europe. Notes vieilles et neuves ». Enfin Saint-Saud réunira l'ensemble de ses observations et travaux dans sa *Monographie des Picos de Europa*, Paris, 1922, dont une deuxième édition, revue et corrigée, paraîtra sous la date de 1937.
39. Voir Léon Maury, « Les Picos de Europa: à propos d'un ouvrage récent », *La Montagne*, n° 168, février 1924.
40. Voir José Antonio Odriozola, « La cartografía de los Picos de Europa », dans Saint-Saud, *Por los Picos de Europa*, ouv. cit.



Guides et porteurs du comte de Saint-Saud. Le deuxième personnage à partir de la gauche est François Bernat-Salles, guide de Gavarnie, © C. de Saint-Saud

français correspondant à l'année 1893, illustrant l'article intitulé « Les Picos de Europa (Monts Cantabriques), Étude orographique, 1890-1893 », de Saint-Saud et Labrousche.

En 1922, le comte de Saint-Saud publie son ouvrage *Monographie des Picos de Europa*, accompagné d'une carte à l'échelle du 1:100 000 des trois massifs des Picos et trois autres, une pour chaque massif, qui présentent les schémas des chaînes à l'échelle du 1:50 000, toutes établies par le colonel Léon Maury³⁹ qui avait pris la suite du travail de Prudent avec Maury et Eydoux⁴⁰. La *Monographie des Picos de Europa* sera rééditée en 1937. Saint-Saud y ajoute quelques aspects importants mais il en élimine d'autres. C'est pour cela que pour avoir une parfaite connaissance de l'œuvre de Saint-Saud sur les Picos de Europa il est nécessaire de consulter les deux éditions de la *Monographie*.

Saint-Saud retourne pour la dernière fois aux Picos de Europa en 1924. En juillet, il réalise un voyage touristique accompagné de ses filles Adine et Isabelle, avec lesquelles il parcourt la plupart des endroits qu'il avait explorés dans sa jeunesse.